Pierre Grosdemouge

Praga, Varsovie
Notes & croquis

Expéditions - Projet coordonné par l'âge de la tortue - wwww.expedition-s.eu - Varsovie - Pierre Grosdemouge - Mai 2013.

Praga, arriver ici 8

Kapliczka 10

Trzepak 18

Śmieci & métal 24

Usines & délaissés 28

Scooter 36

Kanapa 42

Radeau 46

Vélos, jeux en bois et gentrification 54

Ce document propose une série de “croquis sociologiques" d'objets et de situations, pris sur le vif durant les trois semaines d'une résidence dans le quartier populaire de Praga, à Varsovie, Pologne. Il s'inscrit dans le cadre d'un travail exploratoire, entamé à Rennes en France, sur les modes sociaux d'existence des objets ordinaires. Cette résidence s’est déroulée parmi les habitants de Praga et plus particulièrement auprès d'adolescents suivis par une équipe de pédagogues de rue.

NIE MOVIE POPOLSKU

Donner une forme au travail de terrain impose de construire à nouveaux frais la cohérence du travail engagé. En reprenant ses notes, il faut se demander à la fois ce qui s’est passé, et ce qui peut désormais être fabriqué. Constater ce qui a pu être tenu des engagements et des hypothèses de départ, et ce qui en a été subverti par l’expérience.

Le travail ethnologique sur le terrain prend plus généralement plusieurs mois, et souvent des années. Ici, « l’expédition » de trois semaines paraît particulièrement courte lorsqu’il faut découvrir un environnement géographique, des systèmes de représentations et de pratiques, rencontrer des personnes dont on ne parle pas la langue.

Car si l’on peut bien comprendre *a priori* le problème théorique que pose le fait de ne pas parler la langue de ceux auxquels on s’intéresse, autre chose est d’en faire l’expérience concrète, et plus encore avec l’ambition de mener un travail de sciences humaines. C’est éprouver à quel point l’objet de ces disciplines est de l’ordre du langage et à quel point elles sont elles-mêmes profondément construites de langage. **Si l’on ne partage pas la langue de ceux que l’on rencontre, c’est le rapport au terrain qui s’émousse, devient flou, incertain.** On navigue dans un brouillard, une « purée de pois » linguistique et relationnelle.

Ne pouvant que voir et entendre sans comprendre, on se retrouve, en un sens, dans ce que G. Deleuze appelle « une situation optique et sonore pure » : dans une situation où l’on accumule les perceptions sans qu’elles ne puissent nous conduire à aucune réaction, aucune action adéquate. On éprouve une impuissance profonde, qui renvoie davantage à des positions fragiles (celle de l’enfant, celle du migrant) qu’à la position forte du politique ou du scientifique.

C’est toute une gamme d’interactions dont on réalise à quel point elles sont constitutives du rapport au terrain : fixer des rendez-vous, engager des conversations informelles, capter une information dans une conversation à laquelle on ne participe pas, jouer de nuances et de niveaux de langage pour introduire ses questionnements, rassurer des interlocuteurs méfiants, comprendre leurs propres stratégies discursives…

Ne pas parler la langue, c’est également être dépendant d’un groupe avec lequel il est possible de se comprendre. Ici, dépendre d’un collectif de travail. On se trouve dans la position d’un migrant. On mesure alors ce que coûte, dans cette position, la construction d’une trajectoire et d’une démarche autonome, la difficulté de faire ses propres rencontres.

Petit à petit, quelques mots percent la barrière linguistique : « bonjour », « merci »… que l’on apprend à dire, à reconnaître dans une conversation. Mais ces rudiments ne font pas honneur à ce que les personnes croisées peuvent avoir à dire de singulier, de subtil : les autres ne parlent pas non plus quand on ne parle pas la langue. Dans nos rencontres, ils sont réduits au silence. On réalise tout le prix d’une situation dialogique simple : pouvoir poser des questions, être compris, relancer, pouvoir s’expliquer, comprendre. **L’entretien sociologique, sa durée, sa complexité, apparaît alors comme une forme de relation incroyablement profonde et riche, comme une oasis, que l’on croit approcher parfois mais qui se dissipe**

finalement dans les approximations rugueuses, les incompréhensions gênées, les politesses, les limites de l'interprète.

Palliatifs

Le travail du chercheur est alors de proposer des dispositifs lui permettant de travailler avec ces difficultés et de les dépasser pour malgré tout produire une expérience heuristique.

Machine d'entretiens portative

De façon caricaturale, j'ai tenté, durant les tous derniers jours, de construire un dispositif permettant de réaliser des « entretiens automatiques » : des collègues polonais avaient traduit et enregistré pour moi un petit *laïus* expliquant l'objet de mon travail, ainsi qu'un bref questionnaire. Armé d'un poste à haut parleurs, d'un dictaphone et de quelques photographies d'objets, je pouvais ainsi mener de courts entretiens auprès des personnes que je croisais et enregistrer leurs réponses en polonais pour les faire traduire plus tard. Si ce dispositif a le mérite de faire apparaître la problématique spécifique de l'enquête en langue étrangère, il reste évidemment très insatisfaisant, ne permettant aucune relance, aucune élaboration de l'interaction.

Photographie

L'usage de la photographie a été une manière plus conséquente de construire, à proprement parler, une vision du terrain. Ce fut même mon principal outil pour enregistrer des situations sociales en esquivant le « cul-de-sac » du langage. Il va de soi que cette forme d'enregistrement n'est pas neutre ni innocente, mais que le regard photographique est construit et partial. Regarder ses propres photos revient à ce titre à regarder son propre regard, découvrir ce sur quoi l'on s'est attardé, ce que l'on a coupé, ce qui nous a semblé important, la manière dont on cadre le réel exploré et dont on l'interprète.

La pratique de la photographie m'a rapidement conduit à interroger la dimension esthétique du quartier de Praga, la « figurabilité » d'un quartier « typique », « traditionnel », l'enjeu de sa désirabilité pittoresque qui est au coeur du mouvement de gentrification[1] en cours. Ce pittoresque menace toujours de verser dans le misérabilisme. Le regard du photographe va au plus saisissant, au plus choquant, au plus différent, et risque de donner à voir une image déformée, là où les sciences humaines sont supposées privilégier une forme d'objectivité. Pour corriger ce biais, j'ai régulièrement cherché à photographier également le contre-champ du détail marquant qui avait attiré mon regard, à élargir le cadre, à m'imposer des sujets plus ordinaires que ceux qui pouvaient spontanément me séduire. Sans que cela soit toujours possible, cela m'a permis de prêter d'avantage attention à la pluralité constitutive de ce quartier : au-delà des images frappantes des immeubles délabrés, la banalité des constructions récentes, à coté du « spectacle humain » que forment les « gueules populaires », une population de classe moyenne moins exotique pour le représentant de la classe moyenne que je suis. C'est ainsi le questionnement même de ce travail photographique qui m'a permis d'interroger la

[1] On appelle gentrification (de l'anglais de *gentry*, « petite noblesse ») le phénomène urbain par lequel des arrivants plus aisés viennent habiter un quartier initialement occupé par des habitants moins favorisés, transformant ainsi le profil économique et social du quartier au profit exclusif d'une couche sociale supérieure. voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Gentrification

position du chercheur et certains aspects notables du terrain.

Bricolage

Avec le même objectif de surmonter la barrière linguistique, la principale méthode alternative envisagée *a priori* a été le travail manuel en commun. Il s'agissait alors, soit en proposant une activité, soit en observant et en intégrant des pratiques déjà existantes, **d'entrer dans un type de relation se suffisant de peu de mots.** Une première expérience de ce type avait été mise en place à Rennes, avec la construction d'une cabane en bois sur un trottoir passant, la « Socio-Hut ». À Varsovie, c'est un projet de radeau qui a vu le jour, mais n'a pu aboutir[2].

Un carnet de croquis

Il appartient au chercheur de mener des opérations de traduction, c'est-à-dire de faire passer les expériences qu'il fait et les expériences qu'il construit d'un support à l'autre, d'un monde à l'autre. En l'occurrence d'un quartier populaire au document publié, sur papier ou en ligne. Ce rôle implique une certaine responsabilité, celle de **participer à la construction de l'image d'autrui dans des lieux et selon des modes qui généralement lui échappent.** Cette production de l'image de l'autre sur des scènes étrangères impose une grande vigilance. Dans ce cas précis, il semble délicat de produire un récit, une analyse, sur les bases d'une matière qui reste incertaine : une enquête de courte durée, auprès d'acteurs dont je ne maitrise pas la langue, dans le contexte d'expérimentations méthodologiques diverses. Autant de contraintes et de spécificités qui ne cessent de heurter et de morceler le déroulement de la recherche, d'ouvrir la démarche mais aussi, il faut bien le dire, d'en réduire la portée.

Le risque est alors de devoir produire un discours sur les bases d'une matière mal maîtrisée. De manipuler des « bouts » de matériau sans pouvoir rien en évaluer avec certitude : la valeur, la véracité, la représentativité, le sens et l'importance aux yeux des acteurs. Face à l'impossibilité de prendre, avec suffisamment de certitude, la mesure des choses rencontrées, **ce premier passage à l'écrit doit garder une certaine modestie, éviter de prendre abusivement la posture de l'expertise, du savoir bien assuré qui ne serait ici qu'une imposture.** Il convient plutôt de trouver une mise en forme qui s'en tienne à ce qui a été expérimenté et à ce qu'il est possible d'en dire, quitte à ce que cette forme reste fragmentaire, liminaire, hypothétique, et parfois lacunaire.

La forme la plus proche est peut-être celle du carnet de croquis que tient le peintre ou le dessinateur. **Le carnet de croquis collectionne des débuts, une variété de directions possibles, recueillies dans un ordre dicté par la succession des rencontres, les aléas du terrain plus que par l'analyse.** Chaque croquis est l'essai d'un angle, d'un moment de la journée, d'une technique. Le carnet correspond à la première étape d'une recherche graphique, celle d'une accumulation au fil de laquelle l'analyse émerge, qui sera développée plus tard. Le croquis est volontairement réducteur, il cherche à repérer quelques lignes fortes, une idée générale, des traits essentiels. Il relève d'un esprit de synthèse sans recherche de détails. Le carnet de croquis accumule des gestes inachevés, des captations rapides qui sont autant de tentatives, d'hypothèses. Il a une vocation d'enregistrement documentaire destiné à une exploitation future.

Sur ce modèle, c'est cette série d'approches, d'angles et de traits successifs, que j'ai reconstituée d'après mes notes de terrain, en tournant autour des objets de Praga et de leurs usages comme autour d'un modèle vivant.

[2] Cette question est développée au chapitre « Radeau », p. 46.

Praga,
arriver ici

La ville qui n'était pas dans ses rues

À marcher dans les rues de Praga, les premiers jours, nait le sentiment de plus en plus prégnant que « la vie est ailleurs », que **l'essentiel de l'activité des habitants ne se joue ni dans les rues ni sur les trottoirs, mais plus certainement dans les arrières-cours où ils disparaissent**, au bout de ces entrées voutées aux murs écaillés, souvent recouverts de graffitis, les *bramas*.

Dans les *bramas* s'effacent les enfants qui rentrent de l'école, les passants chargés de cabas, les groupes d'adolescents en conversations. Des *bramas* parviennent des cris, des rires, des silhouettes, des bruits de verre brisé, des musiques de transistors.

Difficile néanmoins de s'y aventurer pour celui qui ne connait pas le quartier, ne parle pas la langue. Difficile notamment d'évaluer le statut de cet espace : s'agit-il d'un lieu privé dans lequel « l'inconnu » ne serait pas le bienvenu, ou bien d'un lieu de passage, malgré tout ouvert sur la rue et accessible, peut-être au prix de quelques regards curieux ?

C'est accompagnés d'une pédagogue polonaise que nous pénétrerons enfin les cours, au bout de quelques jours de circulations frustrantes.

Litanie des choses

S'ouvre alors comme **un second paysage, qui était emboité dans le premier.** Et comme cela se pressentait, c'est également une seconde vie sociale qui soudainement saute au visage, un monde fait d'usages et d'habitudes invisibles de la rue. Le quartier nous apparait différemment, organisé en cours intérieures, les *podwórka*, dominées de tous cotés par les hautes façades d'immeubles de briques rouges ou de pierre, les *kamienica*.

Dans chaque *podwórka,* une petite chapelle, la *kapliczka*, un discret portique métallique, le *trzepak*, et les ordures, les *śmieci*, dans des bennes en plastique, parfois dans un local grillagé.

***Kamienica, podwórka, kapliczka, trzepak,* et *śmieci*. Ces éléments reviennent en litanie dans les rues anciennes et forment le véritable motif urbain de Praga.** La *podwórka* est ainsi l'unité de base, le cadre élémentaire de la perception de soi-même et des autres en tant qu'habitants. Les gens d'ici pensent en *podwórka : « C'est quelqu'un qui habite dans ma podwórka », « l'événement a eu lieu dans telle podwórka », « Dans cette podwórka, nous sommes particulièrement touchés par tel ou tel problème »…*

C'est dans ce motif que s'organise et circule la vie sociale des habitants, réunis ainsi en petite communautés d'habitations et appelés à gérer *en commun* un espace et ses fonctionnalités.

Dans la première cour dans laquelle nous entrons, deux hommes dans la force de l'âge sont en train de boire des bières sur un escalier de ciment défraîchi.
Notre accompagnatrice les connait un peu puisqu'elle travaille avec des enfants vivant dans un des *kamienica* entourant cette *podwórka*. Nous engageons la conversation, et les deux hommes nous décrivent une vie centrée sur cet espace : ils passent dans cette cour la plupart de leurs journées, il y a toujours un voisin qui met de la musique, un autre qui les rejoint avec quelque chose à boire. Il n'y a pas si longtemps, il y avait au fond de la cour de grands pigeonniers, avec des centaines de pigeons. Mais depuis plusieurs années déjà, la police en a interdit l'élevage et ils ont du les emmener à la campagne, chez un ami.

Les deux hommes nous invitent à revenir, *« un samedi soir, il y a toujours des fêtes ici, des gens qui viennent et de la vodka à boire ! »*.

Kapliczka

En reprenant les archives, c'est la première chose photographiée, la première chose qui étonne : dans chaque *podwórka* ou presque, cette petite chapelle bien entretenue, richement décorée. Elle est généralement placée au centre des *podwórka*, parfois le long d'un mur voire, plus rarement, nichée dans le mur même.

Certaines de ces chapelles sont entourées d'une bande de terre cultivée, parfois de barrières protectrices. Elles sont souvent ornées d'une guirlande lumineuse, elles sont toujours fleuries, entourées de plantes en pots, de petits bouquets dans des verres d'eau, placés au pied de la statue centrale. Invariablement, cette statue représente Marie, mère de Jésus, vêtue de ses couleurs traditionnelles, le blanc et le bleu.

L'entretien soigné de ces chapelles contraste souvent avec le relatif abandon des *podwórka*, le gazon lépreux, les poubelles et encombrants excédant sur le sol les bennes de plastique.

Après avoir aperçu les *kapliczka* depuis les rues, c'est à nouveau avec Justinia pour traductrice et guide que nous avons pu nous avancer à la rencontre de ceux qui gravitaient autour. Nous pénétrons dans une *podwórka,* une femme entre deux âges, le visage marqué et pâle, passe le balai autour de la chapelle. La discussion s'engage : d'abord un peu surprise, elle est ravie d'entendre que nous nous intéressons à l'édifice qu'elle est en train de choyer. Elle devient très vite intarissable, et est rejointe par une voisine plus loquace encore. D'autres femmes s'arrêtent pour parler un moment. Un seul homme, plus discret.

Le contact est bon, nous échangeons pendant près de deux heures au terme desquelles je leur demande si je peux faire quelques photos. Elles acceptent volontiers, l'une d'elle va se changer pour l'occasion. Elles posent de bonne grâce devant la chapelle.

Nous proposons de revenir deux jours plus tard pour une discussion plus confortable, avec des chaises, de la nourriture. Les femmes annoncent qu'elles prépareront alors du thé, du café. Lorsque nous revenons, elles ont balayé la cour pour nous accueillir, ratissé la terre autour de la *kapliczka*. Elles ont fait des gâteaux et invité des voisins. C'est une relation amicale et joyeuse qui se noue entre nous et ce groupe d'habitants, et nous reviendrons à plusieurs reprises dans cette *podwórka*.

Malgré sa qualité, cette relation restera néanmoins collective, liée entre notre groupe et le leur. Cette dimension collective constitutive, ainsi que la nécessité de recourir systématiquement à une ou plusieurs personnes susceptibles d'assurer la traduction, rendront difficile la réalisation de véritables entretiens, interindividuels et approfondis. Les questions que je formule en découvrant la *podwórka* et ses habitants doivent patienter, attendre la disponibilité d'un interprète, et trouver leur place dans cette conversation collective.

On peut néanmoins reconstituer les informations recueillies auprès des ces femmes, et la première observation est que **la *kapliczka* est le support d'histoires et d'anecdotes innombrables, liées à l'histoire du quartier et de la *podwórka*. L'objet, son histoire et ses usages, fournissent le thème central de récits qui circulent entre grande et petite histoire, puis reviennent à la *kapliczka* pour trouver l'appui nécessaire à un nouveau développement.**

Tout se passe alors comme si il y avait là une mémoire, des mémoires, qui n'attendaient que nos questions pour se raconter. Je suis surpris par le besoin de raconter dont témoignent nos hôtes : sans que nous quittions la cour, elles se font volontiers guides dans ce petit patrimoine narratif et monumental qu'elles ont pris en charge et que personne, pourtant, ne visite.

La chose est d'autant plus surprenante que ces habitantes n'ont généralement pas vécu elles-mêmes les aventures qu'elles nous relatent. **Elles nous transmettent « les histoires » qui leur ont été transmises, nous incluant tant soit peu, forme d'hospitalité, dans la circulation d'une archive orale du quartier.**

Histoires

La majorité de ces récits ont pour théâtre la seconde guerre mondiale. C'est pendant la guerre en effet que la *kapliczka* a été édifiée. Pendant toute la période d'occupation, les soldats allemands ont verrouillé toutes les portes séparant les rues des *podwórka,* cloîtrant les habitants dans les cours. À l'exception de ceux qui possédaient un permis de travail ou un sauf-conduit spécifique, il était impossible et défendu de sortir des cours, sous peine d'être abattu sans sommation. Les habitants ont donc construit ces chapelles, oratoires autonomes leur permettant d'exercer leur religiosité, d'invoquer la protection de la Vierge, de lui faire des offrandes dans l'espoir qu'Elle contribue à leur libération, mais également de célébrer les rites structurant la vie quotidienne et de s'adonner à la prière.

Dans chaque ensemble d'immeuble vivait un soldat allemand, libre d'employer les habitants comme domestiques, jouissant sur eux d'un pouvoir de vie et de mort. Par chance, celui qui vivait ici était particulièrement généreux. Les histoires sont nombreuses décrivant ses bienfaits, et les protections qu'il a pu accorder aux habitants de cette *kamienica*, facilitant leur accès à la nourriture rationnée, embauchant ceux qui étaient menacés de déportation…
De nombreuses histoires circulent également sur l'usine à hauts fourneaux, de l'autre coté de la rue, visible depuis les fenêtres. On y fabriquait certainement des produits chimiques, peut-être pour les camps. Il était en tous cas formellement interdit de s'en approcher, et plusieurs, qui passaient trop lentement dans la rue, ont été abattus.

Le soldat qui vivait ici était certainement en charge de superviser l'activité de cette usine, puisque l'une de nos hôtesses a retrouvé, cachée dans un mur de son salon, un énorme poste de radio relié directement aux bureaux de l'usine.

Lorsque le pays a été libéré par les forces communistes, les immeubles sont devenus propriété de l'état, et la pratique de la religion a été interdite. Les *kapliczka* ont néanmoins été tolérées, sans doute dans le souci d'assurer une certaine paix sociale. La religion était « la seule alternative au communisme dans la vie de tous les jours », raconte une de nos hôtesses.

Après la chute du mur sont venus « le capitalisme et la démocratie » souvent cités ensemble, ou comme synonymes l'un de l'autre. Nos hôtesses lèvent les yeux au ciel lorsque l'on évoque la « liberté » qu'a du apporter la démocratie : « La liberté… la liberté. Oui… ». La transition a été brutale vers un libéralisme économique peu et mal régulé. Le prix des loyers, contenu sous le régime stalinien, a explosé. Les immeubles, cédés à de grands propriétaires privés, ne sont plus guère entretenus, le chauffage central a rendu l'âme depuis des années et chacun traverse le rigoureux hiver polonais chauffé par des moyens de fortune. L'humidité et les champignons gagnent les murs, année après année. Selon nos hôtesses, dix-sept personnes sont mortes dans cette seule *podvórka* (qui, après une estimation rapide, ne peut en rassembler plus de trois cents) au cours du dernier hiver. S'il est difficile de vérifier ces chiffres impressionnants, le délabrement des immeubles est évident. La *kapliczka* est restée. Assises autour d'elle, ces femmes nous disent leur sentiment d'impuissance : **« On est piégées, on reste coincées entre communisme et démocratie. »**

Régime de propriété

À qui appartient la *kapliczka* ? La question reçoit plusieurs réponses :

- à personne en particulier.
- aux habitants de la *podvórka*.
- aux propriétaires de l'immeuble.
- a ceux qui s'en occupent…

Le régime de propriété de la *kapliczka* semble difficile à définir, de l'ordre d'une évidence que nul n'interroge plus vraiment. Il renvoie au collectif des habitants, mais ce collectif reste flou : tout le monde ici n'entretient pas la *kapliczka*, une personne venue de l'extérieur peut venir y déposer une fleur, mais pas intervenir davantage… Apprenant notre intérêt, les propriétaires des immeubles entourant la cour ont proposé aux habitants d'aménager des barrières autour de la chapelle, redécouvrant soudain leurs prérogatives.
Les cours voisines ayant leur propre *kapliczka*, les habitants extérieurs à cette *podvórka* ne viennent pas entretenir celle d'ici…

La *kapliczka* organise ainsi un espace mi-privé mi-public, **un bien en commun sans réel propriétaire et que ne défend aucune loi explicite.** Pendant certaines périodes, les habitants s'efforcent d'organiser des tours d'entretien. À d'autres, une personne prend seule à sa charge cette tâche. À d'autres périodes encore, la *kapliczka* reste dans un certain abandon.

Usages

À quoi sert la *kapliczka* ?

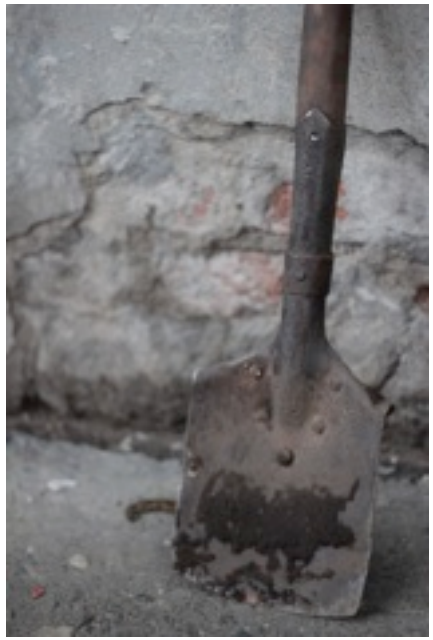
Une de nos hôtesses nous assure qu'elle est restée un lieu de dévotion et de pratiques rituelles. « Les enfants s'arrêtent chaque matin et chaque soir, quand ils passent devant, et font un prière. » Mais les discussions avec des habitants plus jeunes indiquent une réalité plus nuancée. Au mieux, ils respectent l'édifice et l'espace qui l'entoure. Il font attention à « ne pas la toucher » quand ils jouent au ballon, « mais à part ça… ».

Au-delà d'une utilité religieuse qui tombe en désuétude, elle garde la fonction sociale et symbolique des oratoires, telle que les décrit Patrick Michel : « Leur fonction est extériorité, ils organisent la géographie humaine, ils en sont les articulations, ils préviennent et sont garants du bon ordre du lieu[3]. »

La *kapliczka* est également **support du récit d'une autonomie du petit peuple de Praga**, autonomie découverte sous l'occupation nazie, réinventée sous le joug communiste, et conservée en cette période de « capitalisme et démocratie ». Il serait sans doute réducteur de dire que les personnes rencontrées se « raccrochent à la religion ». Ce monument à Marie, comme tous les cultes marials d'ailleurs, ressemble d'avantage à une appropriation populaire du religieux, à **une fabrication populaire au sein de la religion catholiques et avec ses matériaux mêmes**. Fabrication dont l'indépendance inquiète régulièrement la hiérarchie religieuse[4]. **La *kapliczka* reste une chapelle faite des mains des habitants, et dont ils semblent moduler l'usage au gré des nécessités que leur fait l'Histoire.**

3 Michel Patrick, « Les Cultes populaires en Pologne. Matériaux pour une symbolique politique / Popular Cults in Poland. Material for a Political Creed. », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 51, no. 1, 1981, p. 101–119.

4 Ainsi, le Pape Jean-Paul II rappelait-il le Concile Vatican II, mettant en garde les fidèles dans leur dévotion à la Vierge, recommandant « d'éviter toute exagération », rappelant que c'est bien le Christ qu'il s'agit d'honorer à travers sa mère, et mettant en garde « contre la vaine crédulité et la prédominance des sentiments ».



Trzepak

LEGIA
JWP

Au fond de chaque cour, quatre tubes d'acier forment une sorte de portique rigide et minimaliste : le *Trzepak*.

Solidement fixé au sol, il s'élève généralement à deux mètres environ. Deux barres verticales soutiennent deux autres barres horizontales soudées parallèlement, l'une au dessus de l'autre.

Malgré son omniprésence dans le paysage urbain, je ne l'ai longtemps pas remarqué. C'est en marchant avec un groupe, essentiellement féminin (deux adolescentes et leur pédagogue, ainsi qu'Ania - anthropologue polonaise et David, - sociologue espagnol), que je suis conduit à m'interroger sur cet objet. Nous entrons dans une cour pour que les jeunes filles puissent fumer une cigarette, dont la consommation est rigoureusement interdite aux mineurs sur la voie publique. La conversation entre les adolescentes, la pédagogue et l'anthropologue se fait majoritairement en polonais. Perdant le fil de ce qui se dit, mon attention se concentre sur la morphologie du groupe, les gestes, les déplacements des uns et des autres.

Toujours conversant, les quatre femmes s'agrègent comme naturellement autour des barres de fer. Nonchalamment, elles s'y accoudent, y posent une main, les deux. Les plus jeunes passent une jambe puis l'autre sur la barre horizontale centrale pour finalement s'y asseoir. Les plus âgées semblent esquisser les gestes d'une chorégraphie enfantine au contact du métal rouillé. Je suis surpris de voir des femmes et des jeunes filles de générations et de milieu différents partager avec une telle spontanéité apparente l'usage de cet objet inconnu. Elles ont semblé attirées par l'objet comme par le magnétisme d'une habitude. Je prends une photographie de la scène, mon geste en interrompt le déroulement spontané. Elles ont un sourire surpris quand le leur demande de quoi il s'agit, comme si je les tirais non seulement de leur conversation, mais encore de cet enchaînement demi-conscient de gestes et de postures :
« - Oh, ça ? C'est un trzepak. C'est… pour battre les tapis », explique une adolescente.

Je demande alors à Ania, anthropologue, si c'est un objet qu'elle connait elle aussi, elle me répond : « Bien sûr ! Vous n'avez pas ça en France ? C'est un objet qui… me rappelle beaucoup de souvenirs. Beaucoup de souvenirs d'enfance. »

Le nom *trzepak* - difficile à traduire en français, vient du verbe battre, « *trzepać* ». Et la fonction première de ce portique est donc de supporter les tapis, paillassons et couvertures afin que l'on puisse en expulser la poussière, au moyen d'un fouet plat. Comme la *kapliczka*, le *trzepak* trône dans chaque *podvurka*. Comme la *kapliczka*, le *trzepak* est l'objet d'une gestion en commun, gestion qui, pour ce que j'en ai vu, se passe de règles écrites.

« Ce n'est pas dans un règlement intérieur, ou quelque chose comme ça, mais le samedi matin, quand il fait à nouveau beau, c'est le jour des tapis, du trzepak. *Alors tu vois tous les gens regarder par les fenêtres, pour voir si le trzepak est libre, et chacun vient à son tour… »*, m'expliquera une femme d'une trentaine d'années.

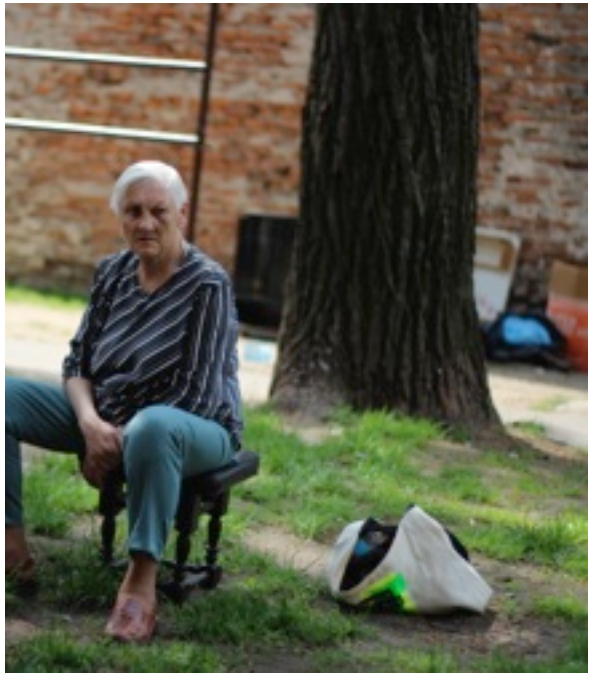
Comme celle de la *kapliczka*, la propriété du *trzepak* semble indécise, renvoyant davantage au collectif de ses usagers qu'à un acte de propriété légal. Dans le cas de bâtis récents néanmoins, le *trzepak* semble faire explicitement partie des commodités fournies par le propriétaire de l'immeuble, et l'on attend de lui qu'il veille à son entretien. Mais dans le cas des immeubles anciens, les habitants rencontrés semblent s'accorder sur une représentation collective de la propriété du trzepak, qui n'a peut-être pas de fondements légaux, mais signale sa place dans la vie collective.

SULO
MPO

En effet, au-delà de sa dimension fonctionnelle première, le *trzepak*, souvent seul élément stable et accessible de la *podwórka*, semble avant tout fonctionner comme **un objet-lieu**, comme le support d'une vie sociale.

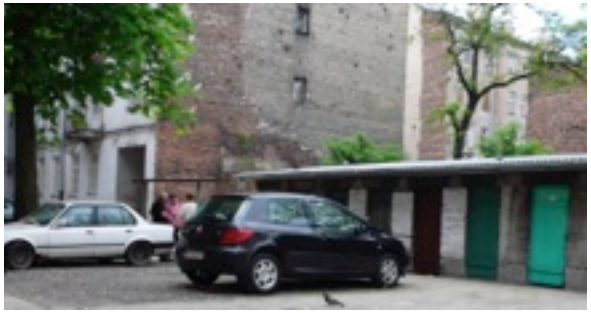
C'est tout d'abord le cas avec les enfants, pour qui il constitue le tout premier et souvent le seul jeu disponible :

« On n'avait pas de balançoire, il n'y avait même pas les aires de jeu qu'on voit aujourd'hui. Donc le trzepak, c'était l'endroit où on pouvait passer le plus clair de notre journée. Pendus par les pieds, ou simplement assis. Il y a tout un tas de jeux qui existent avec le trzepak, avec des règles… par exemple on fermait les yeux, un autre enfant passe un bâton de plus en plus vite le long des barres, et il faut écouter et sauter, ou lâcher une main quand le bâton arrive, pour ne pas être touché. Il y avait aussi des séries de figures, qu'on devait faire dans l'ordre, accrochés par les pieds… On pouvait aussi simplement rester assis là, à discuter jusqu'à ce qu'on nous appelle pour manger. » raconte une dame âgée à qui je montre une photographie de *trzepak*.



Quand les enfants grandissent, le *trzepak* devient aussi le lieu des premiers rendez-vous amoureux des adolescents et des premières bagarres (pour lesquelles on se donne rendez-vous traditionnellement « au pied du *trzepak* »), le lieu des premiers joints, fumés tête à l'envers.

Enfin, les adultes continuent à se retrouver autour du *trzepak*, lieu où se croisent les voisins, où l'on peut s'appuyer un moment pour prolonger une conversation les bras chargés, objet autour duquel on se retrouve pour boire et bavarder, parfois des après-midis ou des soirées entières quand reviennent les beaux jours.



Cette fonction de support de sociabilité du *trzepak* est à ce point importante que, si l'on en croit les pages polonaises de Wikipédia, **c'est le terme *trzepak* qui est utilisé en Pologne pour désigner les réseaux sociaux numériques de proximité**. On parle par exemple de « *trzepak* des jeunes », ou plus simplement des *trzepak*[5].

5 Page «Trzepak» de Wikipedia en polonais, http://pl.wikipedia.org/wiki/Trzepak.

Śmieci & métal

OTTO

Les poubelles, les ordures (*śmieci*) forment le dernier élément récurrent des *podwórka* de Praga. Dans des bennes vertes, au fond des cours, parfois engrillagées dans des locaux dédiés, le plus notable est sans doute qu'elles sont fréquentées, à toute heure, par des personnes à la recherche de métaux.

Il peut s'agir d'individus clochardisés, âgés ou du moins marqués, ou encore de très jeunes adolescents. Tous sont à la recherche de morceaux de fer, de cuivre, de plaques de tôle, de canettes de sodas, qu'ils collectent dans la perspective de les revendre au poids.

Loin d'être anecdotique ou marginale, cette activité semble s'inscrire dans le quotidien des *podwórka*, du quartier. **Pas un jour sans qu'on ne voie les ramasseurs de métaux traverser l'arrière plan de nos rencontres**, ou sans qu'ils ne soient mentionnés dans les conversations.

Dès le premier soir, un des adolescents du groupe que nous rencontrons nous explique qu'en raison de ses démêlés avec la justice, il ne peut plus prétendre trouver, comme ses amis, un « petit boulot » pour l'été, et que tout naturellement, il « ramasse des canettes » pour gagner un peu d'argent.

Comme nous prenons le thé autour de la *kapliczka* un après-midi, une vieille femme remue en silence les ordures, un sac à la main. Devant la *kamienica* d'une des personnes qui me servira d'interprète, deux hommes sont assis par terre, démontant un appareil électroménager - peut être un vieux téléviseur - « pour récupérer le métal ». Lorsqu'un bâtiment est fermé, pour être rasé ou rénové, la bataille est rude, nous dit-on, entre les adolescents et les adultes les plus pauvres du quartier pour être les premiers à s'introduire dans les lieux et s'approprier les poutres métalliques, plaques et autres boulons...

Ces activités sont largement connues, et si elles peuvent parfois s'apparenter à du « vol », il s'agit majoritairement d'une forme de récupération, de ramassage. En ce sens, elles ne lèsent personne, et c'est sans doute à ce titre qu'elles semblent tolérées, admises par la population locale. Néanmoins, cette acceptation ne va pas jusqu'à la valorisation de ces pratiques. Ramasser le métal reste une activité dépréciée, un pis-aller réservé à ceux qui n'ont pas le choix. Et je n'ai pas observé, par exemple, de démarche de tri des ordures, ou de collecte, qui faciliterait la tâche de ceux qui y sont réduits. **Ils ne sont pas chassés des cours, ils ne sont pas aidés non plus.**

La plupart des habitants conservent une certaine distance avec ceux qui ramassent le métal. Au point que je n'ai pas rencontré de personnes connaissant précisément le nom et l'adresse du commerce rachetant ce métal, pourtant situé dans le quartier. Les pédagogues eux-mêmes, pourtant experts de la vie locale, ne sauront que citer approximativement le nom d'une entreprise, mais non pas la situer. Difficile également d'avoir même une estimation du prix de rachat des kilos de métal.

Il semble bien, pourtant, que cette collecte de métal participe à la fois largement et modestement à l'économie du quartier, qu'elle permette notamment la participation à l'échange économique de ceux qui n'ont pas accès à un emploi, pour des raisons variées : âge (trop jeune, trop vieux), problèmes judiciaires, mais aussi handicap physique. **La récolte du métal semble ainsi fonctionner comme un filet de sécurité, garantissant un minimum de revenus à ceux qui ne peuvent travailler.** Il en va d'ailleurs de même d'autres activités, telles que la vente de cigarettes à la sauvette. À ce sujet, une femme évoquant la naissance d'un enfant handicapé dit qu'elle « sait qu'il ira vendre des cigarettes », puisqu'elle « sait qu'il ne pourra pas travailler ».

KTC
PiS
EB

Usines & délaissés

Le rapport des adolescents aux usines et aux immeubles délaissés ne se limite pas à la prédation occasionnelle du métal. **Ces espaces constituent en réalité leur principal terrain de jeu et d'expérimentation**, au point que dès notre première sortie avec eux, comme nous leur proposons de nous faire découvrir leur quartier, ils nous conduisent spontanément d'une usine abandonnée à l'autre.

Ils connaissent la première usine par cœur, on y entre presque depuis la rue. Il n'y a plus de gardien ici depuis plusieurs mois. En quelques secondes, ils sont à l'étage, se cachent, lancent en riant bruyamment des gravats et des cailloux par les trous du plancher ou par les fenêtres, brisées depuis longtemps. Le plaisir manifeste qu'ils éprouvent à ce jeu destructeur peut avoir quelque chose d'effrayant, de choquant. Ils ne cherchent pourtant pas à nous intimider mais bien au contraire nous invitent ainsi, de bon cœur, dans leur univers quotidien. **Le morceau de plâtre qui éclate à nos pieds est comme un ballon, que l'on passe en attendant que le destinataire le renvoie et qu'une partie s'improvise.**

Le tour se poursuit, nous partons vers d'autres usines, plus grandes. Celles-ci sont gardées. En temps normal, nos jeunes hôtes entrent le plus rapidement possible et courent sur les plateaux de béton, le vigile hurle, finit par appeler la police, ils quittent les lieux avant qu'elle n'arrive. Mais puisque nous sommes là, ils veulent faire les choses « dans les règles ». Ils escaladent les grilles, le vigile sort de sa cahute déjà furieux. Ils parlementent avec lui, demandent l'autorisation d'entrer, de nous faire visiter. Cela dure un moment, mais ils reviennent rageurs : le vigile n'a pas compris, il va certainement appeler la police. Nous partons.

Ils nous emmènent dans l'usine suivante, sautent la barrière. Second vigile, scénario identique. Nous comprenons qu'il est peut-être préférable de changer de secteur avant que la police n'arrive pour de bon.

Construire une posture compréhensive

S'ils semblent nihilistes, les moments passés dans ces espaces et paysages post-industriels sont peut-être mieux compris lorsqu'on les envisage comme un ensemble de sensations et de relations. Comme ce que G. Deleuze, dans ses cours sur Leibniz, appelle **un « pôle perceptif », un « contexte fourmillant » de sensations et de perceptions très concrètes qui « emplissent l'âme » durant le temps où elles sont expérimentées**, puis s'y impriment et la rappellent : plaisir de voir les éclats se disperser en tous sens, temps suspendu durant lequel

SOLID
SOLID
SECURITY
OBIEKT CHRONIONY
22 668 60 06

l'objet lancé du troisième étage glisse dans l'air avant d'éclater au sol, mesure de sa force et de son corps à l'aune de la résistance d'un mur de briques qui cède progressivement, son du verre qui s'éparpille, jeux d'adresse et d'équilibre autour d'un plancher béant, camaraderie forgée dans les dangers éprouvés ensemble, jeux de séductions entre garçons et filles…

Winter Clubs

L'appropriation des lieux abandonnés par les adolescents passe encore par leur pratique des « clubs » : un pédagogue nous explique que durant l'hiver long et rude, il est physiquement impossible pendant des mois aux enfants ou aux adolescents de jouer ou de trainer dehors. **Ils investissent alors des pièces vides, dans un immeuble ou dans un autre, y installent un vieux canapé, une table, et s'y retrouvent après les cours, parfois pendant.** Ils y fument, boivent, discutent, écoutent de la musique parfois trop fort pour les voisins. Un adolescent raconte ainsi que lui et ses amis avaient un "club" dans un logement abandonné, mais que la police l'a fermé suite aux plaintes des voisins.

Genres

Les jeux dans les délaissés urbains semblent des pratiques mixtes. Un groupe de jeunes filles nous invitera à une immense partie de « cache-cache », sur un territoire de plusieurs rues. Nous irons alors avec elles de cour en cour, de cages d'escaliers en cages d'escaliers, mais surtout dans un immeuble d'habitation récemment désaffecté. Nous y retrouvons des jeunes

garçons, qui se joignent au jeu. **Garçons et filles semblent pratiquer le même type de lieux, les même paysage de vitres cassées, de plafonds crevés et de gravats, et mes quelques questions sur d'éventuelles différences entre jeux de garçons et de filles les laissent dubitatifs**.

Régime de Propriété

Ces terrains de jeu et d'exploration ne leur appartiennent pas. Plus encore, leur simple présence y est contestée, prohibée, et relève du maraudage. Les adolescents glanent sur les terres d'autrui le plaisir de jouer et de se retrouver. Il est difficile d'estimer leur attachement à ces usines qui sont leurs lieux sans être à eux. Si l'usine est détruite, me dit l'un d'eux, « nous irons ailleurs, c'est tout. »

Mais sans nécessairement tenir à un bâtiment en particulier, c'est l'atmosphère et la pratique de ces espaces qui peut être objet d'attachement. Ainsi, un jeune adulte, qui a grandi dans le quartier me dit avoir « beaucoup de nostalgie » quand il pense à ces usines, « parce que c'est l'enfance, c'est des souvenirs d'enfance… des aventures. »

Kto cie
tak
urządził
?

Scooter

WW 3287A
2STROKE

Dans une pizzeria, nous sommes rejoints par un groupe d'adolescents masculins. Ils jouent les durs, leurs yeux tour à tour défient et se baissent dans un mélange d'attitudes caractéristique de cet âge. Ils disent avoir 14 ou 15 ans, ils en paraissent 12 ou 13, difficile de savoir. Le pédagogue qui traduit nos propos n'en sait pas plus.

Je leur dit que je mène un travail sur les objets, les bricolages peut-être, les réparations. Je leur explique que j'ai déjà travaillé, en France, sur les vélos, les ateliers de réparation de vélo. Eux aussi ont des vélos, me disent-ils. Deux sur les quatre ont un vélo à eux. Mais ils ont surtout un scooter, et ils cherchent à savoir si je pourrais le réparer : les phares ou les clignotants ne marchent plus. J'essaie de leur faire comprendre que je ne suis pas « réparateur », mais la traduction de mes intentions « scientifiques » devient difficile, je finis par leur dire que je peux toujours essayer de regarder ce que je peux faire, qu'on peut regarder ça ensemble. Ils acceptent le principe, quoique dubitatifs sur mes compétences réelles. Ils ont l'habitude de réparer eux-même le scooter.

En poursuivant la conversation, j'apprends qu'ils ont, en fait, un seul scooter pour eux quatre, peut-être pour plus.

- Mais à qui appartient le scooter ?
- Il est à nous. Enfin on n'a pas les papiers, mais il est à nous. Si tu n'as pas peur de réparer un scooter qui n'a pas de papiers, tu peux essayer de le réparer.
- Mais qui est-ce qui l'utilise ?
- Ben nous.
- Vous allez où avec ce scooter ? Vous l'utilisez pour quoi ?
- Faire des tours de quartier, essentiellement. Et pour aller à l'école.

Le pédagogue m'explique qu'ils ne vont pas tous « à l'école ». Un seul d'entre eux va à l'équivalent du collège général. Deux d'entre eux suivent une forme d'enseignement adapté, dont les horaires sont très allégés et tiennent sur trois jours par semaines. Le quatrième est entièrement déscolarisé.

Histoire

Les adolescents racontent être partis une fois à la campagne en scooter, à trois sur le scooter. Ils citent des noms de villages. Il faisait chaud et ils avaient envie de partir. **Ils ont roulé droit devant eux, hors de la ville. Ils ont fini par se perdre, en pleine nature.** Moment intense, contrastant avec une vie toute entière passée dans le quartier. Ils ont alors tourné, de village en village toute une après-midi, jusqu'à retrouver finalement la route de Varsovie.

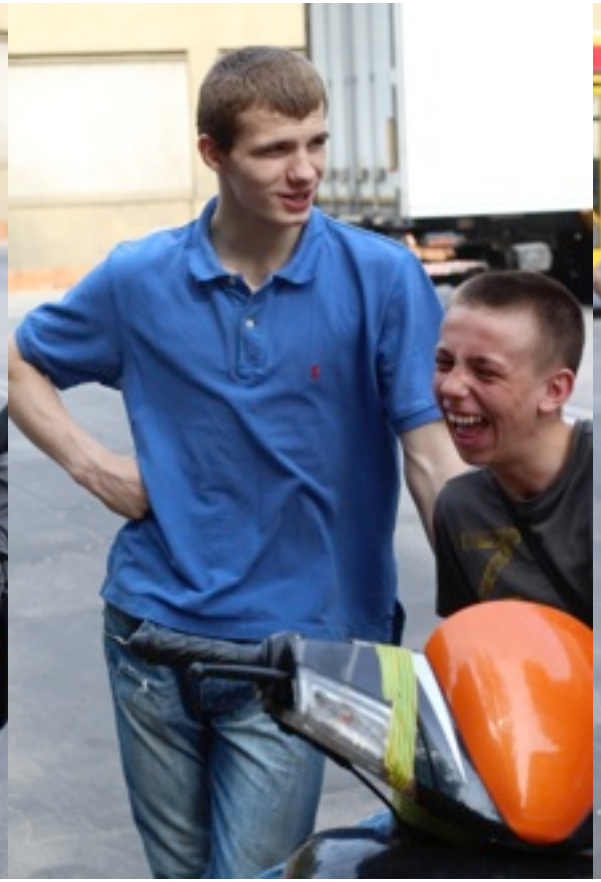
Il s'agit visiblement d'un bon souvenir pour ce groupe, ils semblent éprouver du plaisir à se le remémorer, une certaine fierté à « l'avoir fait », à être allés si loin, à en être revenus.

Ce scooter en commun semble un objet constitutif de leur vie de groupe. Ils le réparent, l'échangent, en négocient l'usage, s'en servent pour se rendre des services mutuels, pour partir à l'aventure.

Je leur propose qu'on se revoie pour en parler, pour réaliser un entretien collectif. Ils sont d'accord, et espèrent que je pourrai réparer les clignotants...

Rencontre

Ils me présenteront le scooter quelques jours plus tard, quelques minutes seulement. Le conducteur attend un autre adolescent pour l'emmener à l'école. Ils semblent fiers de se faire photographier sur leur monture. Un morceau de rallonge électrique relie effectivement quelque chose dans le moteur à quelque chose dans le guidon, sans doute leur réparation du système d'éclairage. Un scotch grossier maintient différentes parties du carter, mais le scooter roule. Nous discutons brièvement, ils doivent partir.



L'entretien semble finalement difficile à mettre en place, sans que je puisse bien mesurer ce qui, dans cette difficulté, revient aux adolescents eux-mêmes et ce qui revient à l'équipe pédagogique qui nous sert d'intermédiaire et à ses représentations de nos travaux. Si les adolescents semblent ravis de parler de leur scooter, les pédagogues estiment qu'ils risquent de ne pas s'intéresser à la sociologie, qu'un « entretien » est quelque chose de difficile à mettre en place avec des jeunes « peu structurés », qu'il serait mieux de financer une activité tierce (une sortie à la piste de karting par exemple) pour pouvoir parler avec eux... Cette dernière proposition me laisse très dubitatif. Elle me renvoie à la problématique éthique, classique en ethnologie, de la rétribution des informateurs. Difficile de trancher : Faut-il payer des sorties pour obtenir des informations ? N'est-il pas normal « d'aider un peu » ces jeunes gens ? Que deviendra la relation s'ils la voient comme une source de revenus ? ...

Disparition

Entre hésitations et incompréhensions, le temps passe. Je croise les garçons une semaine plus tard, nous parlons à nouveau du scooter : ils l'ont vendu !

Je profite de la présence d'Ania, qui est polonaise, pour leur poser quelques questions supplémentaires :

- À qui l'avez-vous vendu ?
- Ho... à quelqu'un... Un type mais tu ne connais pas.
- Combien ?
- 900 zloty. (près de 300€)
- Et qui a empoché l'argent alors ?
- Ben c'est nous.
- Et qu'est-ce que vous allez en faire ?
- Je sais pas. On va peut-être acheter une voiture... (rires) De toute façon on a déjà tout dépensé.
- Mais il ne va pas vous manquer ?
- Si, moi j'étais pas pour le vendre, mais bon.

Cette conversation improvisé se termine trop vite : d'autres personnes nous rejoignent, parlent d'autre chose, les jeunes doivent partir. Je réitère ma proposition d'entretien. Ils sont d'accord. Ils s'en vont, sans que nous ayons arrêté de rendez-vous précis. Ma traductrice doit nous quitter également, et il n'y a donc plus de scooter.

« L'entretien », sous sa forme canonique, n'aura finalement jamais lieu. Et l'enquête sur le scooter et ses usages se réduira à ces quelques rencontres décousues et fragmentaires, laissant plus de questions que de réponses.

Régime de propriété

À qui appartient « vraiment » le scooter ? Comment a-t-il été acquis ? Ils n'en n'ont pas les papiers, mais est-il le fruit d'un vol, d'un achat « sous le manteau », d'une trouvaille ? Qui s'en occupe ? Où l'entreposent-ils ? etc...

J'aurai finalement très peu d'informations précises, circonstanciées. Reste, comme lors de la découverte de la cour intérieure et de sa petite chapelle, mon étonnement devant un rapport diffus à la propriété. **Ce scooter utilisé en commun n'est à personne en particulier. Il appartient au groupe, semble même important dans la vie quotidienne comme dans le « récit identitaire » du groupe. Il disparaît pourtant, d'un jour à l'autre, sans que cette disparition ne semble revêtir une véritable importance aux yeux de ses utilisateurs.**

Kanapa

Mala
ÅNH

Dans mes premières explorations, je remarque un grand canapé noir, posé à même la rue sur le bord d'un local à ordures. **Une femme est assise sur le canapé, regardant les façades l'air pensive, les jambes croisées, une cigarette à la main.** La scène a un coté théâtral, surréaliste. Je prends une photographie discrète.

J'ai bien l'impression que ce canapé fait partie des ordures, qu'il s'agit d'un « encombrant », voué à être emporté au prochain passage des éboueurs. Pour en avoir le coeur net, je repasse par cette rue le lendemain matin. Le canapé est toujours là, mais il y a cette fois tout un groupe, peut-être six personnes. Trois d'entre elles sont assises sur le canapé, d'autres debout autour bavardent avec elles. Le canapé est à nouveau là le lendemain, trois femmes y sont assises et bavardent.

J'en conclus que la présence de ce canapé est permanente, peut-être même a-t-il été installé par ces habitants, pour faciliter les conversations, au coin de la rue. J'aimerais parler avec ces gens, et comme nous partons dans le quartier avec un groupe de jeunes filles le lendemain, j'oriente notre parcours vers cette rue. Certaines des jeunes filles habitent les immeubles voisins, je leur demande, via l'interprétariat de leur pédagogue, ce qu'elles savent de ce canapé.

Extrait d'entretien

- (enquêteur) *Vous connaissez ce canapé ? Vous l'avez déjà vu ?*
- (jeune fille 1 & 2) *Bien sûr.*
- (e) *Vous connaissez les gens qui l'utilisent ?*
- (jeune fille 1) *Pas vraiment. Ce sont des alcooliques. Essentiellement des vieilles femmes.*
- (e) *Mais elles sont vraiment toutes alcooliques ?*
- (jf1) *Oui. Toutes alcooliques. C'est des femmes... entre 40 et 70 ans peut-être.*
- (e) *Ça fait combien de temps que ce canapé est ici ?*
- (jf1) *Au moins deux ans. Plus de deux ans.*
- (e) *Comment est-il arrivé ici ?*
- (jf1) *Je pense qu'un jour, quelqu'un l'a jeté aux ordures, mais il est resté, parce qu'il y avait des gens dessus, donc ils l'ont laissé.*
- (e) *Et les gens qui l'utilisent, ils se connaissent ?*
- (jf1) *Oui, ils se connaissent tous, ce sont des gens qui viennent tous du même immeuble. De la même cour.*
- (e) *Pourquoi ils viennent ici alors ? Ils n'ont pas d'espace dans leur cour ?*
- (jf2) *Si, ils ont une cour, mais ils ont été exclus de leur cour par les voisins. Ils faisaient trop de bruit, ils ne savaient pas se tenir. Ils cherchent un lieu pour... discuter, etc.*
- (jf1) *Et dans leur cour, il n'y a pas de soleil. Ils viennent ici pour le soleil aussi. Ils sont mieux ici.*
- (jf2) *Avant, ils s'asseyaient sur les petits escaliers là, au soleil* (elle montre de petits escaliers de béton, sur le trottoir opposé au canapé).
- (e) *Et si un jour, il n'y avait plus ce canapé ? si les éboueurs finissent par l'emmener ?*
- (jf1) *Non, ils ne l'emmèneront pas. Les éboueurs... ils savent qu'il y a des gens ici.*
- (e) *Vous les connaissez, ces gens ? Vous les fréquentez ?*
- (jf1) *Non non ! On ne leur parle pas. C'est juste... des alcooliques quoi. Si un jour il n'y a plus de canapé, je suppose qu'ils s'assiéront sur les escaliers, à nouveau. Mais c'est cool pour eux d'avoir un canapé.*
- (jf2)*Avant, on avait un canapé dans ma podwórka aussi. C'était cool.*
- (e) *Ha ? Mais il est où votre canapé maintenant ?*
- (jf2) *Il est au magasin d'objets d'occasion. Mais... c'est dommage qu'on ne l'aie plus, c'était des bons moments. On regrette le temps où on avait un canapé...*

Comme je propose aux jeunes filles d'aller poser quelques questions aux personnes qui sont sur le canapé, l'animatrice se montre réticente.

« C'est pas bien pour elles. C'est pas… C'est pas vraiment des gens bien. »

Je repasse le lendemain, pour tenter de discuter peut-être avec les personnes du canapé. Il n'y a plus de canapé. Sur le mur, là où était le canapé, une large tâche noire : il a brûlé dans la nuit. Les éboueurs ont emmené les restes. Quant au petit groupe des usagers du canapé, ils sont assis sur le petit escalier, sur le trottoir d'en face, au soleil, une bouteille à la main.

Le canapé est encore un objet dont la propriété reste floue, utilisé par plusieurs sans règle explicite. **Usage collectif, propriété incertaine, et finalement, un objet auquel on s'attache peu bien qu'on l'utilise tous les jours.** Un objet qui finit par partir en fumée, sans que cela ne semble particulièrement peser sur les routines quotidiennes dans lesquelles il s'inscrivait pourtant, depuis deux ans au moins.

Radeau

BRICOLER COMME INVESTIGATION

Le bricolage était une des pistes de travail que j'avais envisagée, avec la photographie, pour contourner le problème linguistique.

La proposition d'**utiliser le travail manuel en commun comme dispositif d'investigation** devait renvoyer aux formes de « l'observation participante » pratiquées par les ethnologues de terrain partant dans des pays lointains. Pour eux, « agir ensemble », partager des activités quotidiennes était à la fois un choix (un parti pris humaniste, une volonté de donner du temps, du crédit, de l'ampleur à cette relation à « l'autre »), mais aussi un pis-aller, un état de fait contraint par l'éloignement et la différence culturelle.

Certes, un certain nombre d'ethnologues bénéficiaient des services d'un interprète - qu'il soit fourni par une administration, salarié par l'explorateur lui-même ou encore un informateur indigène acceptant de se mettre au service du projet scientifique du visiteur - et cette présence permettait de réduire les problèmes dus à l'écart linguistique. Néanmoins, dans les régions dont le langage était inconnu, ou dans lesquelles les principaux langages véhiculaires étaient inconnus, un temps long pouvait s'écouler avant que chercheur et indigènes ne se comprennent.

Le regard porté alors pendant de longues périodes sur les moments anodins de la vie quotidienne, comme sur les moments plus exceptionnels et intenses (rites religieux, fêtes, événements politiques) a permis à l'ethnologie de produire à propos de ces populations un savoir spécifique, analysant les gestes, les corps, les choses, autant sinon davantage que les discours, complexifiant ou déroutant les visions centrées sur les discours que généraient d'autres méthodes.

Lire et interpréter une activité pouvant se suffire de peu de mots, telle que le bricolage, pouvait ainsi renvoyer l'universitaire à ses propres limites et à la spécificité du regard qu'il construit sur le monde social. Autant l'universitaire peut être, de par sa formation, particulièrement compétent à décrypter les nuances de l'énonciation langagière (les figures de style, les niveaux de langage, les allusions...), autant il peut se trouver dépourvu lorsqu'il s'agit de lire les gestes de la fabrication, de décrypter les nuances dans le travail manuel, les manières de bricoler, de tenir un outil, d'opérer un choix technique.
Proposer un projet de travail manuel, de bricolage, comme dispositif d'investigation pouvait être également un moyen d'entrer avec un petit groupe de personnes dans une communauté de pratique. Chacun dévoilant dans le fil du travail ses savoirs-faire, ses habitudes, ses techniques, ses outils, mais aussi ses modes de collaboration, ses manières de faire collectif.

Enfin, un projet d'investigation centré sur le travail manuel, sur le bricolage, devait être l'occasion d'explorer avec les participants les questions très actuelles de l'autonomie et de l'hétéronomie dans le rapport que l'on entretient avec « les choses ». Comme le note par exemple Matthew B. Crawford dans son « Éloge du carburateur[6] », **le rapport contemporain aux « choses » est largement fondé sur une forme d'ignorance.** « Ce que les gens ordinaires fabriquaient hier, aujourd'hui, ils l'achètent ; et ce qu'ils réparaient eux-mêmes, ils le remplacent intégralement». Pour lui, la volonté moderne de se « libérer » des activités manuelles entraîne, en réalité, **une nouvelle forme de dépendance : l'usager ne construit ni ne**

[6] Matthew B. Crawford, Éloge du carburateur : Essai sur le sens et la valeur du travail, La Découverte, 2010.

démonte plus, le monde matériel lui devient mystérieux, et il délègue à d'autres ces savoirs et savoirs-faire.

De ce point de vue, le travail manuel et la fabrication personnelle sont pour Matthew B. Crawford comme pour d'autres des moyens de **renouer une relation aux objets et au travail basée sur une plus grande autonomie.** Par un travail manuel choisi, les acteurs sociaux peuvent renouer avec ce qu'Aristote appelait une *praxis*, c'est à dire une activité ayant sa fin en elle-même, produisant une satisfaction et un sens dans l'action en train de se faire qui vaut pour elle-même, et non pour des raisons extérieures (un salaire, les ambitions d'un décideur, etc.). **Un projet de bricolage permettrait donc d'explorer le rapport au travail, à l'agir.**

Que faire ici ?

En laissant une large place à la dimension expérimentale d'un tel dispositif, la question des premiers jours était donc de **trouver un projet de bricolage, une activité manuelle, de construction, qui pourrait être pertinente ici**, située dans le quartier Praga. Peut-être serait-il question d'observer simplement des activités déjà existantes, des bricolages quotidiens opérés par les habitants pour réparer, améliorer les objets de leur vie quotidienne. Peut-être pourrais-je proposer aux adolescents un projet spécifique, correspondant à un besoin ou une envie qu'ils exprimeraient…

Réveiller un projet en sommeil

Au cours d'un premier moment passé avec eux, comme je leur parle de bricolage, **certains évoquent en souriant un radeau qu'ils avaient construit, il y a longtemps, avec des plaques de polystyrène trouvée au bord de la Vistule, le fleuve qui traverse Varsovie. Sur ce radeau, ils voulaient traverser le fleuve. Ou plutôt aller d'un pont à l'autre, peut-être quitter la ville.** L'ont-ils d'ailleurs vraiment construit, ou seulement commencé ? Difficile de comprendre, ils sont plusieurs à parler, le traducteur est à la peine.

Quelques jours plus tard, le pédagogue en relation avec ce groupe revient vers moi. Il a réfléchi, il pense que si mon projet de bricolage tient toujours, on pourrait « **réactiver le radeau ». J'apprécie l'expression : ce radeau comme quelque chose de latent dans la mémoire des expériences de ce groupe.** Pas un passé définitif, mais une expérience toujours possible, qu'il faudrait réveiller. Nous nous interrogeons sur la faisabilité du projet : la Vistule est un fleuve particulièrement large, et surtout dont le flux est peu contrôlé. Elle traverse Varsovie avec force, peut-être plus encore au printemps. Peut-on emmener les enfants sur l'eau ? Ce projet semble dangereux, un peu fou. Peut-être simplement construire le radeau ? utiliser un mannequin ? Demander l'assistance d'un moniteur de voile ou de plongée ? Une chose est certaine pour le pédagogue : voilà un projet qui serait motivant, qui aurait un sens fort pour ce groupe d'enfant, et dont ils seraient particulièrement fiers.

Je vais le lendemain prendre des repères, estimer la largeur du fleuve, observer les rives, le courant, la hauteur du pont auquel on pourrait amarrer le radeau, le point de la rive dont on pourrait partir, la trajectoire la plus sûre… Il y a, éventuellement, un espace près de la rive droite qui est protégé par des digues, qui n'est pas exposé au courant. En étant moins ambitieux, on pourrait s'en tenir à naviguer un peu là, abandonnant l'idée de traverser.

Sur cette berge

La Vistule sépare d'un trait franc le quartier de Praga du vieux centre de Varsovie. En traversant le grand pont Śląsko Dąbrowski, on passe d'un monde à l'autre. La traversée en radeau relierait le quartier populaire au

centre cossu. Les enfants en ont-ils vraiment envie ? **Le fantasme de tout habitant d'un quartier populaire est-il vraiment de le quitter ?** Rien n'est moins sûr au vu des expériences et des conversations menées à Praga comme ailleurs. L'attachement au quartier est sans doute plus fort encore à Praga qu'ailleurs : vieux quartier, un des rares à n'avoir pas été rasé par les *Verbrennungs und Vernichtungskommando* nazis (commandos « Incendie et Destruction »). Les familles qui vivent ici y sont souvent depuis le début du XXe siècle, voire fréquemment depuis la fin du XIXe. Comme ils le disent régulièrement, **ils « connaissent toutes les histoires ici », s'inscrivant dans une identité-archive, récitée, orale, ancestrale, collective.**

À quoi bon partir pour l'autre rive, ce monde trop cher, stigmatisant, aux récits clinquants ? Cette rive de la Vistule est encore relativement sauvage. Une sorte de lande sépare le fleuve de la route, puis du quartier. Dans cette lande, de nombreux groupes viennent allumer des feux dès que reviennent les soirées printanières. La journée quand il fait chaud, les petites îles de terre sont saturées d'habitants en tenues de plage, bronzant allongés sur des serviettes, bavardant, pêchant, jouant au ballon… Quelques chemins de terre supportent le passage des promeneurs piétons et cyclistes.

Cette berge à quelque chose d'une friche ou d'un terrain vague, disponible aux loisirs de plein-air de la population.

Progressivement pourtant se développe sur cette berge une économie de loisirs : restaurant, parcours sportif, acro-branche, location de barques... La friche, par endroits, semble colonisée par ce qui ressemble à une véritable Marina.

Lorsque nous la rencontrons, Aleksandra Czyżewska, qui coordonne le projet d'un musée historique dédié à Praga, identifie cette rive de la Vistule comme un des principaux axe de développement du quartier pour les temps à venir :

« *Il faut que Praga se relie davantage à la Vistule. Il faudrait que le quartier se tourne vers cette berge.* ***Il faut penser l'aménagement de cette berge comme une source de prospérité, d'emplois pour le quartier, et que les habitants soient impliqués dans cette réhabilitation, en tire les bénéfices.*** »

De son point de vue, Praga mieux relié à cette berge réaménagée, pourrait devenir le lieu d'une forme de tourisme hyper-local, accueillant la population de Varsovie les dimanches ensoleillés et pendant l'été.

C'est visiblement ce qui se dessine, à ceci près que les habitants sont tenus à l'écart, mal informés, peu impliqués. Ils risquent finalement de perdre à la fois l'espace de loisir gratuit dont ils profitent actuellement, les profits financiers générés par cette requalification qui vont aux entreprises qui implantent déjà des activités destinées aux classes moyennes de la ville, et enfin une certaine identité du quartier remplacée sans ménagement par cette base de loisir en devenir. **Loin de valoriser le quartier, la requalification de la berge menace ainsi de le marginaliser davantage, le coupant de la berge, le transformant en un arrière plan miséreux et désagréable qu'il vaut mieux éloigner autant que possible que relier aux mutations en cours.**

Dans ce contexte, la construction d'un radeau par des enfants de Praga eux-mêmes, sur les berges mêmes de la Vistule peut prendre un sens supplémentaire. En lançant le chantier *in situ*, sur une de ces presqu'îles de terre ou près d'un restaurant-marina, il serait possible d'engager la conversation avec les passants, les entrepreneurs s'implantant ici comme avec les enfants eux-mêmes, et de travailler sur les représentations du fleuve et du quartier.

Il s'agit peut être moins de traverser la Vistule finalement, que de faire apparaître laes problématiques sociales, économiques, urbanistiques, politiques de ses berges.

Pourquoi pas...

Abandon

Le lendemain des premiers repérages, le projet sera pourtant abandonné. L'équipe pédagogique est chargée de demandes trop nombreuses émanant des chercheurs et artistes. Elle peine à gérer, craint que l'on sollicite trop les enfants et adolescents. Le projet de radeau est jugé trop risqué, trop cher à mettre en place. Trop compliqué également pour des enfants considérés, une fois de plus, comme « peu structurés », peu capables de se concentrer et de tenir un projet sur plusieurs jours. J'ai beau chercher à répondre aux questions, à relativiser ces arguments, à esquisser des alternatives, la proposition ne prend pas.

J'envisage une solution consistant, sans réaliser concrètement le radeau, à travailler avec les enfants sur ce fantasme, ce projet qu'ils ont eu, son histoire, ses enjeux. Mais les groupes d'enfants sont effectivement peu nombreux, et ils seront rapidement sollicités ailleurs. Il sera trop tard pour amender le projet et ce radeau ne flottera jamais.

En reste cette réflexion préparatoire, qui m'aura permis de tenir un cap sur ce terrain mouvant. Le quartier, le terrain semble s'effriter en permanence. Le canapé brûle, le scooter est vendu, les usines et immeubles qui font le territoire des adolescents peuvent à tout moment être fermés ou rasés, les arrières-cours traditionnelles sont remplacées par des immeubles modernes. Le quartier a quelque chose d'instable, de très dynamique. Chaque nouveau jour que nous passons ici, un élément a changé : une vaste aire de jeu en face de l'hôtel disparait, une galerie d'art ouvre sur le trottoir d'en face, une autre galerie est quasiment finie. Un nouveau bar « branché » s'installe, puis un autre. On remplit le quartier, pour un week-end d'un gigantesque décor de cinéma, qui sera démonté au lendemain du tournage. Un bureau d'architecte, tape-à-l'œil, est inauguré, une petite boutique de papeterie ferme ses portes... Les mutations du quartier sont extraordinairement rapides, palpables même dans le temps court de notre « expédition ».

Vélos,
jeux en bois et
gentrification

Les vélos comme marqueurs sociaux

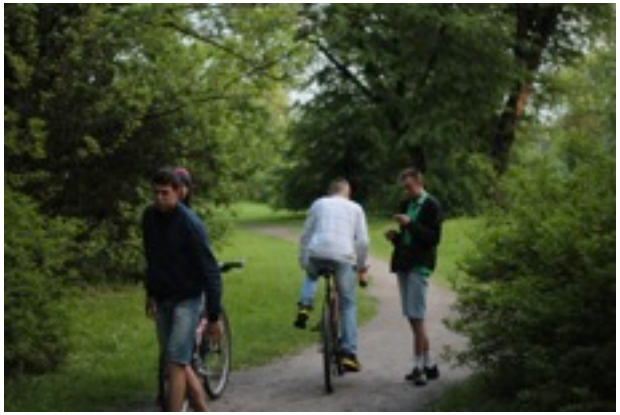
J'aborde ici un ensemble d'objets plus ambigus, à première vue moins directement liés aux dimensions typiques et traditionnelles du quartier de Praga. **Des objets qui détonnent, contredisent l'esthétique et l'imaginaire populaire du quartier, en font apparaître une histoire différente.**

Mon attention a été attirée vers ce type d'objet lorsque j'ai envisagé de travailler sur les usages et les représentations de la bicyclette, comme j'avais pu le faire à Rennes lors de la phase précédente du projet. Comme je commençais à préparer la poursuite de cette recherche pour Varsovie, un artiste polonais me prévient : « Je ne pense pas que les habitants de Praga aient des vélos. Peut-être certains ont-ils récupéré quelque chose qui roule, mais à part ça… ». De même lorsque j'arrive à Praga, une jeune femme polonaise, habitant « en ville », me fait part de son scepticisme :

« À mon avis, tu auras vraiment du mal à trouver ici des gens qui utilisent le vélo. Peut-être certain pour aller se promener le week-end… Mais ça m'étonnerait. ***Tu sais, les gens d'ici sont très traditionnels. Pour eux, faire du vélo, c'est un truc de villageois.*** *Ils auraient l'impression d'être des paysans. Tu ne trouveras pas quelqu'un qui utilise par exemple le vélo pour aller au travail, pour se déplacer tous les jours etc. C'est plutôt des pratiques du centre ville. »*

Je ne regrette donc pas, *a priori*, d'avoir privilégié d'autres pistes d'investigation.

Pourtant, dès les premiers, jours, je suis impressionné par le nombre de vélo présents ! Des habitants en vélo qui se rendent visiblement au travail, des enfants qui vont à l'école en vélo, des vélos municipaux en libre accès, et surtout, des vélos stockés sur nombre de balcons, ornant pratiquement chaque façade. Il s'agissait, de surcroît, de « beaux » vélos, des V.T.T. rutilant ou encore de chers vélos de course en carbone léger. Sans aucun doutes, on trouvait davantage de vélos ici, et de meilleur standing, que dans le quartier de Maurepas, à Rennes, où avait eu lieu la première exploration.



KSIĘGARNIA
KSIĘGARNIA
Paznokcie
7

Quelques jours s'écoulent avant que je ne réalise cet état de fait, quelques jours encore avant que je ne remette sur pied l'enquête sur les fonctions sociales du vélo, que j'avais abandonnée d'avance. Ne parlant pas polonais, il est une fois encore difficile d'improviser des entretiens dans la rue avec des cyclistes de passage comme j'avais pu le faire en France. Bref, sans avoir pu dépasser ici le stade de l'observation exploratoire, deux éléments semblent notables : d'une part, **au travers du vélo, de son absence fantasmée, c'est l'image « traditionnelle » voire réactionnaire de ce quartier qu'énoncent ceux qui le traversent**, parfois contre toute évidence. D'autre part, le type même de population qui habite ici est certainement plus divers que ne peut le laisser penser la réduction au statut univoque de quartier populaire.

Les locaux et les hipsters

Assez rapidement, nos guides polonais (les pédagogues, essentiellement, mais aussi les membres polonais de l'équipe ou des intervenants extérieurs) nous expliqueront que certes, il existe une population plus aisée, plus « à la mode » et culturellement dotée, mais que cette population n'a rien à voir avec la communauté locale. Que les commerces « branchés » qu'ils construisent ne sont pas fréquentés par la population locale, mais par une clientèle chic venant en taxi du centre ville pour repartir aussitôt.

.

Le récit de nos guides, comme celui des polonais extérieurs au quartier, s'organise autour d'une opposition entre d'un côté une communauté locale, à la fois pauvre et présente de longue date, et de l'autre une communauté de nouveaux arrivants aisés et cultivés, «des hipsters» entretenant un rapport au mieux distant à la communauté locale et parfois méprisant. Praga est à la mode, le coût des loyers s'envole dans les rues principales, la « gentrification » est à l'œuvre portée par cette population nouvelle et différente. En un sens, il semble qu'on puisse même dire que l'évolution récente de Praga suit **un processus de gentrification « modèle ».**

De fait, avec ses murs de briques et ses arrière-cours typiques, Praga est un quartier esthétiquement remarquable, et, au sens propre, « spectaculaire ». À la différence des cités françaises, qui souffrent généralement d'une forme de banalité et de relégation esthétique, on peut parler à propos de Praga, comme en France de quartiers anciens tels que Belleville, d'une forme **d'hyper-figurabilité**[1]. **C'est tout le quartier qui peut faire l'objet d'une consommation esthète : des murs aux modes de vie, des chapelles conservées à l'authenticité du « spectacle humain**[7]**».**

Cette nouvelle population se caractérise par des objets spécifiques : si l'on s'en tient aux bicyclettes, on note par exemple la présence de « *fixies* », ces vélos de coursiers new-yorkais à vitesse unique, au design minimaliste, mondialement prisés de la jeunesse des beaux quartiers. En entrant dans les bars récemment implantés, on trouve également des objets qu'on ne voit pas ailleurs ici : jeux en bois, livres de cuisine du monde, mobilier des années 1970, tableaux aux murs… Les consommateurs de ces lieux nouveaux s'installent volontiers aux terrasses munis de leurs téléphones portables dernier cri, d'ordinateurs portables, pour y déguster un jus

7 Charmes É., « Le retour à la rue comme support de la gentrification », *Espaces et sociétés*, no. 4, 2005, érès, p. 115–135.

de fruit « bio ». Leurs objets marquent, de toute évidence, leur appartenance à un monde différent de celui, difficile, des habitants de Praga.

Vélos et autres objets fonctionnent alors dans une logique que la sociologie bourdieusienne qualifierait de « distinctive », l'échelle de valeur des choses correspondant à une échelle de valeur des situations sociales, les objets pouvant servir à placer chacun dans ce grand récit de la transformation et de la quasi-colonisation sociale du quartier.

La suite du séjour tendra pourtant à montrer que les catégories mobilisées de prime abord pour lire le quartier et les enjeux qui s'y déploient sont peut-être bien plus fragiles qu'il n'y paraît. **Les correspondances entre hiérarchie des objets et hiérarchies des positions n'ont rien de l'évidence.** En rencontrant quelques uns des usagers de ces objets *a priori* distinctifs, **le modèle opposant nouveau venus et communauté locale est sérieusement interrogé.**

Portraits cubistes

Je prends le temps de converser à plusieurs reprises avec une jeune femme, travailleuse sociale. Elle roule sur un élégant « *fixie* » flambant neuf, construit par un de ses amis, sort volontiers un bel appareil photo réflex numérique, arbore un style vestimentaire urbain et « branché ». Elle parle pafaitement anglais, un peu français. Elle évoque ses amis artistes, son groupe de musique, prépare ses vacances dans une ville balnéaire. Une nouvelle venue dans le quartier, participant à la gentrification ? Pas du tout : elle habite ici depuis sa naissance, dans l'appartement de sa mère, qui fut de celui de sa grand mère avant elle. Toute sa famille est originaire de ce quartier, elle ne s'imagine pas vivre ailleurs, même si elle est partie quelques temps pour ses études.

Autre exemple, je rencontre un jeune homme, au look « hipster » prononcé (barbe fournie, pantalon en velours, sacoche en bandoulière…). Il a 27 ans. Lui aussi a des pratiques culturelles variées et denses : il joue dans un groupe, va enregistrer des chanteurs dans les villages reculés de Pologne, parle anglais, arabe, français, se « remet au swahili ». Son père était traducteur, vaguement diplomate au Moyen-Orient. Il me présente son frère, passionné de musique et de sons, dont je visite le vaste studio d'enregistrement et de doublage de films et de jeux vidéos. Ce confortable studio se situe au dernier étage d'un immeuble dont le rez-de-chaussée est occupé par une entreprise textile, des dizaines de femmes alignées derrière leurs machines à coudre. Je rencontre également la femme de ce frère, comédienne, chanteuse et violoniste, ainsi qu'un troisième frère, joueur de guitare. Je rencontre encore un neveu, compositeur de musique électronique, ravi de me faire écouter le dernier opus qu'il vient de mettre en ligne sur le site de partage sonore *SoundCloud*. Tous font l'effort de parler un anglais bien maîtrisé en ma présence.

Ici encore, **cette famille et son réseau relationnel appartiennent clairement à ce que l'on appelle la « classe créative », qui est souvent aux avant-postes de la transformation des quartiers populaires au détriment de la population locale. Et pourtant : tous les membres de cette famille, et les conjoints que j'ai pu rencontrer sont originaires du quartier. Ils y sont même nés, et leurs parents avant eux.** Le premier jeune homme que j'ai rencontré habite dans la rue principale de Praga, avec ce neveu qui a à peu près son âge. Ils habitent dans un appartement qui fut celui de la mère, de la grand mère, et de l'arrière grand père du jeune homme. Chacun de ses frères habite un vaste appartement, à un endroit ou l'autre du quartier. Tous me disent leur attachement à ce quartier que leur famille habite donc depuis plusieurs générations. Le premier jeune homme par exemple :

- Je ne m'imaginerais pas vivre ailleurs. Je n'en n'ai aucune envie. Je suis parti quelques temps, pour les études, mais dès que j'ai pu, je suis revenu. C'est ici que je me sens bien.

- Et où es-tu parti pour tes études ?
- Dans un quartier à l'autre bout de la ville. Ça n'a vraiment rien à voir avec ici, c'est…
- Et qu'est-ce qui te plaît ici ?
- Ici… J'aime la vieillesse des choses, et je connais toutes les histoires.

Connaître les histoires. L'expression revient souvent dans la bouche des uns et des autres, comme s'il s'agissait, ici encore, de s'inscrire dans un récit, dans une géographie de petits et grands récits tout autant que dans une géographie physique.

Cet attachement à « la vieillesse des choses » va plus loin encore, notamment lorsque l'un des frères m'invite à un concert, un soir. Il s'agit en réalité d'une session ouverte, dans un bar du quartier. Une « *jam session* », dont deux des frères et l'épouse, comédienne violoniste, sont les principaux animateurs. D'autres musiciens passent, jouent un moment. On joue des standards internationaux (« *Summertime* », les Beatles…) mais surtout de la musique polonaise traditionnelle : bourrées, chants paysans, gigues… la clientèle de tous âges semble bien connaître ce répertoire folklorique, et les musiciens l'interprète avec respect et enthousiasme. Enfin, les musiciens jouent des ballades pop de leur propre composition.

Ceux que l'on aurait pu prendre pour des nouveaux venus méprisant l'histoire du quartier sont en fait des animateurs du tissu local et des conservateurs de ses traditions.

Pourtant, il faut complexifier encore un peu. Toute cette famille a beau être *de* Praga depuis des générations, ils préciseront régulièrement leur différence avec le reste de la population locale : *« Je ne suis pas le portrait classique de l'habitant de Praga, tu vas être déçu »*, me dit d'emblée le jeune homme que je rencontre.

« Le portrait typique des gens de Praga, c'est qu'ils sont vulgaires, violents, machistes, ils crachent par terre, ils sont habillés en survêtement… »

Plus tard, comme nous marchons dans la rue, je lui demande s'il a joué, lui aussi, dans les anciennes usines lorsqu'il était enfant :

« Non, en fait, j'allais plutôt à mon école de musique. Je n'ai pas vraiment de souvenirs d'enfance à Praga. J'ai des souvenirs à la maison, bien sûr, mais pas tellement dans le quartier. Je ne jouais pas tellement avec les enfants du quartier. Je sortais de l'école, j'allais à l'école de musique… Et quand venaient les vacances, on partait assez rapidement à l'extérieur de Varsovie. »

Autre exemple, sur un mode plus laudatif, la femme de son frère se distingue également des « gens de Praga », parle « d'eux » avec distance, elle qui est pourtant née ici :

« Les gens de Praga peuvent être extrêmement attachants, et sympathiques, malgré les apparences. Ils sont un peu bruts, mais ils peuvent être très sensibles. (…) Une personne qui sortait de prison est par exemple venu me voir pour me dire qu'elle avait été émue par le violon (…). Les gens de Praga sont en fait plein de gentillesse. »

La rencontre avec cette famille fait donc apparaître un peu simpliste et rapide l'idée d'un quartier de pauvres colonisé par une classe moyenne créative au mépris de ses habitants. Elle laisse entrevoir la présence d'une petite bourgeoisie locale, du moins d'une classe aisée, tout aussi ancestralement implantée que les familles populaires. Cette famille participe de la vie du quartier tout en s'y sentant décalée, différente. Elle est porteuse de valeurs et de pratiques tout à la fois traditionnelles, voire traditionalistes, et modernes voire avant-gardistes. Elle rappelle peut-être comme les acteurs, sous les figures sociologiques, peuvent s'avérer singuliers, porteurs d'une certaine indécidabilité.